NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

84 N° 10 1962

L'Église ouverte sur le monde

Joseph MASSON (s.j.)

p. 1032 - 1043

https://www.nrt.be/it/articoli/l-eglise-ouverte-sur-le-monde-1791

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Eglise ouverte sur le monde

AUX DIMENSIONS DU CONCILE*

Corps du Christ que toute la terre adore et devant qui tout genou fléchit, Corps du Christ qui veut sauver et assumer toute la création, Corps du Christ qui est d'hier, d'aujourd'hui et de demain, l'Eglise par sa nature même ne peut que chercher à rejoindre, pour le sauver, un Monde qui tout entier gémit, dans l'attente d'une nouvelle parturition, plus admirable que celle des premiers jours. Ce qui fut merveilleusement créé, doit être plus merveilleusement réparé et repris tout entier dans une immense louange cosmique offerte par le Fils Rédempteur au Père Créateur. « Tout pour nous, nous pour le Christ, le Christ pour Dieu » ; ce grand rythme paulinien est à la fois le but de la Mission et de l'Eglise ; il est le programme même de la catholicité en marche, le maximum auquel doit tendre une « Eglise ouverte sur le monde », « ouverte au monde ». Il est l'explication du passé et l'idéal de l'avenir.

Le passé ne nous appartient plus mais l'avenir nous est confié. Et c'est à l'Eglise entière, prêtres et laïcs, de tous les continents, qu'il appartient de réaliser cette ouverture sur le monde. Point seulement aux Pères du Concile, ni même aux seuls évêques en temps ordinaire.

Nous n'y arriverons qu'en gardant devant les yeux certaines notes essentielles du monde moderne, qui constituent aussi des exigences envers l'Eglise. On voudrait en souligner six.

1. — *Catholicité dans l'espace.*

Le monde actuel a trouvé depuis une vingtaine d'années une sorte d'*unité spatiale*. Il fut possible à l'homme, en des temps reculés, de vivre bien tranquillement à l'échelle du village ou tout au plus du canton ; le bonhomme de la chanson de Béranger, qui n'est pas vieille de cent ans, « n'avait jamais vu Carcassonne »... Il habitait pourtant le Sud de la France, et Carcassonne n'est pas une des sept merveilles du monde !... Beaucoup de gens, à son époque, eussent pu faire des aveux du même genre.

---

* Les réflexions qu'on va lire ont été proposées dans une conférence en Belgique durant l'été. On en corrige les épreuves à Rome, tandis que va déjà vers sa fin la première session du Concile Vatican II. Ce qu'on peut savoir de l'Assemblée et des courants de plus en plus nets qui la traversent, nous encourage à rejoindre les meilleures « dimensions du Concile » pour « ouvrir l'Eglise au monde. » — J. M.

Mais les routes se sont multipliées, comme les artères nouvelles d'un corps qui grandit. Des véhicules de plus en plus rapides les ont parcourues; on a inventé, développé la poste, le télégraphe, le téléphone, le chemin de fer; et les gens ont commencé à vivre à l'échelle de la nation. C'est après 1870 que se forme la Grande-Allemagne; toute la fin du XIX[e] siècle et le début du XX[e] retentissent de proclamations sur le droit des nationalités et voient codifier, en effet, un droit des nations. C'est le temps où l'on meurt pour la France ou l'Allemagne, sous des drapeaux claquant au vent. L'univers psychologique de la plupart des hommes s'est agrandi — cette fois — jusqu'aux limites du pays; là cependant, alors, il s'est souvent arrêté et parfois clos.

Mais le temps qui passe force à une plus large conception : les nations ne peuvent se suffire et s'isoler. Elles se rapprochent donc, que ce soit pour se battre, s'unir, ou commercer. Des ensembles plus vastes se créent, qui se nomment le Commonwealth britannique ou l'Empire français. Après les sanglantes disputes entre les peuples naissent une « Société des Nations », ou l'« Organisation des Nations Unies ». L'homme désormais, selon le mot de Claudel, a « jeté sur le monde entier l'immense rets de sa connaissance » et désormais, com-l'a dit le même poète, « d'un bout du monde à l'autre bout, ne cesse pas continuité, non plus que de l'âme au corps ». C'est bien en effet une sorte de grand corps animé que forme l'humanité d'aujourd'hui. Chaque soubresaut d'une partie est perçu par le tout; chaque partie un peu importante est en contact actif avec le tout; la guerre et la paix sont indivisibles. Chaque homme du XX[e] siècle est ébranlé par les vibrations de la planète tout entière. Par delà les compartiments et les frontières, les murs et les rideaux, l'humanité a découvert son extension réelle, qui n'est pas moindre que celle de la terre entière; jusqu'à ce que, quelque jour, elle se découvre commensurée à un cosmos infiniment plus vaste...

Cette « planétisation » de notre mentalité postule de l'Eglise une première ouverture, une première catholicité, qu'on appellerait *spatiale*, elle aussi, ou géographiquement extensive. Il faut que l'Eglise, aussi vite que le monde, dilate ses limites, connecte ses parties, instaure entre elles des échanges de nouvelles et de soucis, des activités de prière, de témoignage et d'action, qui aient des dimensions universelles.

Dilater ainsi et pour cela les limites d'Eglise, c'est proprement la besogne des missions. Il leur faut partout crier (c'est le kérygme) le grand message de joie (c'est l'évangile). Non point en passant et un seul jour; mais, en chaque point stratégique, il faut qu'une institution permanente s'établisse, qu'une Eglise se plante, dont la fonction incessante sera de provoquer à la foi, d'amener aux sacrements, et sur-

tout de faire communier, dans la charité, les hommes de chaque région...

Pareille plantation n'est pas spontanée; elle requiert le concours de toute une série de bonnes volontés, venues des quatre coins de la Grande Eglise-Mère, et qui conjoignent leurs efforts pour la porter au-delà de ses limites.

L'ouverture spatiale n'est donc pas seulement — notons-le bien — dans le fait qu'une région nouvelle *vient* à l'Eglise, mais que l'Eglise — moralement entière — *va* vers cette région nouvelle pour l'accueillir et l'aider. Une des formes plus frappantes de cette catholicité spatiale, c'est l'internationalisation des ouvriers de la mission et leur transfert en n'importe quel point voulu sans considération de leur origine.

Cette mobilité à l'échelle mondiale, cette mise en place des forces voulues, en temps voulu, sur les points les plus urgents, sont d'ailleurs une des exigences et une des dimensions de notre monde en tout domaine.

Ni l'information, ni la propagande, ni l'économie et le commerce, ni la diplomatie, ni la guerre — froide ou chaude — ne peuvent rester localisées. Il n'y a plus qu'un unique débat, et il est toujours universel! Il n'y a plus qu'une seule Mission et elle doit être mondiale, dans son extension comme dans ses mouvements. Quel symbole et quel exemple, quand Scheut envoie des missionnaires, chassés de Chine et désormais sans fidèles, jusqu'à l'autre bout du monde très strictement, puisqu'il s'agit du Guatémala, terriblement démuni de prêtres. Quelle admirable catholicité apostolique, quand les Capucins suisses de Dar es Salaam et d'ailleurs échangent avec des capucins hollandais, actuellement peu désirés en Indonésie, leurs champs respectifs d'apostolat. Si l'Eglise est partout, les serviteurs de l'Eglise doivent être prêts à courir partout, à changer de région, de pays, de continent... Si petit que soit le poste occupé par un missionnaire, il doit le contempler, l'occuper comme une partie, un élément vivant, individuel et en quelque sorte irremplaçable de l'Eglise. Il ne peut ni le considérer, ni le présenter, dans sa propagande, d'une façon restreinte ou mesquine.

Même du seul point de vue de l'efficacité de cette propagande, nul effort missionnaire, *nul effort d'Eglise ne sera plus attirant, désormais, que s'il apparaît ouvert sur le débat mondial, connecté avec lui, et épousant ses dimensions totales.*

Qu'il s'agisse, au plan humain et pré-missionnaire, d'une campagne contre la faim, ou, au plan directement religieux, d'un effort de kérygme ou de catéchèse, de liturgie ou d'apostolat, une « campagne catholique » ne mérite pleinement son nom que si elle s'égale au monde dans ses buts, que si elle mobilise de plus en plus largement toute l'Eglise, dans maints pays, voire en plusieurs continents; voire — à l'appel du Pontife Suprême — l'Eglise plantée entière pour toute

l'Eglise à planter; que si elle enrôle, selon le mot de Pie XII, « tous les fidèles pour tous les infidèles ». Les Carêmes de partage, surtout ceux dont les fruits — comme en Allemagne — sont offerts au monde entier; l'envoi de prêtres diocésains dans diverses parties de l'Eglise plantée et hors d'elle; la représentation, en des équipes d'assistantes sociales catholiques, d'autant de nations que de personnes, pour aider un pays d'ailleurs étranger à chacune d'elles : autant de modèles de ces « projets majeurs », comme dirait l'Unesco, auxquels un catholique ouvert à son temps ne peut que réserver un accueil sympathique, enthousiaste.

La première catholicité est donc spatiale, géographique; elle exige que les rencontres, comme les entraides aillent de l'Eglise entière au monde entier, autant que faire se peut.

2. — *Catholicité dans le temps.*

La catholicité doit aussi se manifester *dans le temps et dans l'histoire.* L'Eglise ne doit pas seulement être ouverte partout, mais toujours et tout de suite. Ce n'est pas chose facile à notre époque. Jadis, les idées, comme les hommes, ne se mouvaient que lentement; les problèmes, comme les situations, ne se modifiaient que peu à peu; et par contact avec d'autres réalités toutes proches, c'est-à-dire assez peu étrangères et déjà connues de longtemps... Actuellement, le déferlement d'idées absolument neuves, venant, par la presse et la radio, des pays les plus divers, met tout chrétien un peu informé en contact brusque et heurtant avec des conceptions très diverses de la sienne. La transformation des habitudes, la découverte de nouvelles substances comme — pour citer au hasard — le sérum de vérité, ou les produits anticonceptionnels; le développement de nouvelles puissances de pression morale, comme la presse, ou la propagande scientifiquement menée; l'ouverture à de nouveaux horizons comme l'espace interplanétaire; la transformation même des hommes qui, plus instruits, se disent capables de tout comprendre et de tout juger, tout cela imprime à notre temps une extraordinaire rapidité d'évolution dans les choses, les situations, et conséquemment les problèmes. Ce fait nouveau postule de l'Eglise qu'elle soit toujours alertement en éveil. Qui, à notre époque, est en retard de dix ans, c'est comme si, aux temps anciens, il avait retardé de cent, de deux cents ans. L'Eglise aussi. La catholicité dans le temps exige de l'Eglise et des chrétiens que, pour les nouveautés essentielles et valables, ils soient toujours « dans le coup » comme on dit familièrement; pas à la traîne; et si possible, à la tête.

Il y a là beaucoup à faire. Un simple exemple au hasard : les prix Nobel de science sont loin de revenir aux catholiques dans la mesure où le nombre de ceux-ci permettrait de l'espérer; par exemple,

en Allemagne de l'Ouest, depuis le début de l'institution, on en compte 2 sur 47.

L'ouverture de l'Eglise aux problèmes récents est extrêmement urgente, qu'il s'agisse de l'urbanisation systématique par grands buildings, de l'élargissement des affaires par larges consortiums, de l'organisation de l'hygiène par services étatisés, des rapports moraux à entretenir entre des Nations-Unies ou désunies, des acquits pédagogiques applicables à l'apostolat, etc., etc. Cette ouverture est loin d'être acquise. Le rythme même des services de l'Eglise, à ses différents degrés, ce rythme paisible selon lequel les messages du sommet à la masse descendent parfois lentement, et les appels de la masse vers le sommet montent plus lentement encore, risquerait parfois de détacher l'Eglise des angoisses du jour. La catholicité spatiale, la présence territoriale universalisée, seraient peu de choses, si l'Eglise, bien que présente partout, restait, en trop d'endroits, fermée aux réalités de l'heure, aux transformations du moment.

Pensons-y, chacun pour nous : sommes-nous ouverts aux rythmes du temps, qui doivent s'intégrer dans une Histoire Sainte?

3. — *Efflorescence technique.*

Spécialement à l'immense mouvement technique et scientifique qui secoue la planète. Pendant des millénaires, l'homme a été, dans un monde énorme et menaçant, le faible bipède effrayé, qui lutte pour sa vie. Pendant des millénaires subséquents, il a été un être, faible encore, mais organisé en groupe, doté déjà des méthodes qui lui permettaient d'aménager à son usage des parties de plus en plus étendues de notre terre.

Le voici qui peut se dire, actuellement, malgré de terribles accidents, maître et seigneur dans la Maison du monde. Bien plus, et cela nous passionne, le voilà qui s'élance à travers l'espace, d'une façon infiniment plus sûre, plus efficace que ses aïeux quand ils se risquaient, voici moins de 300 ans, sur les océans!

L'aventure est partout, que l'on explore l'infiniment petit ou l'infiniment grand, les origines de la vie ou les secrets de la matière; du microscope électronique au télescope géant, du batyscaphe au missile.

L'homme, qui rêva longtemps d'être un sage, de devenir un saint, s'imagine maintenant — combien de fois? — *en héros, technique et dur*, guidant des géants mécaniques, des robots perfectionnés. *Mais le péril est au tournant du chemin.* Voici déjà que le cerveau électronique est efficacement préféré au cerveau humain, l'automation à la main de l'homme, qu'Aristote avait pourtant appelé l'instrument suprême, *organum organorum.* Et l'on a toutes les peines du monde à rappeler à nos contemporains que les mécaniques, si compliquées soient-elles, ne

sont pas la vie, ne sont pas le cerveau, et surtout ne *dispensent pas de la conscience,* sous prétexte de puissance. A ce nouveau monde moderne de la technique, l'Eglise doit être ouverte, pour y être présente. Pour s'en servir, quand il est utile, et c'est souvent. Que ferait, sans les microphones, le Pape à son balcon, ou les 2.500 évêques du Concile, dans l'immense nef de Saint-Pierre? Que seraient, sans télévision, nos grandes cérémonies, sinon de grandes choses en de petits coins?

Non point seulement pour s'en servir, mais pour s'y introduire, et l'animer.

C'est H. Bergson qui, voici déjà du temps, jugeait le monde écrasé sous le poids de son progrès technique et réclamait pour notre terre un supplément d'âme.

Cet homme du début du siècle, qu'eût-il dit en notre temps? Ce philosophe spiritualiste, parlant du point de vue purement naturel, qu'eût-il réclamé s'il eût été un chrétien, conscient non seulement des limites de l'homme, mais de son péché natif?... Et c'est pourquoi il est urgent que l'Eglise revête en notre temps une nouvelle catholicité par sa présence à la forme la plus spécifique de notre civilisation actuelle : l'explosion de la recherche et de la trouvaille scientifique, le développement technique. On s'est longtemps efforcé de montrer que la foi ne contredisait pas la science. C'est bien trop peu dire. La Foi appelle la science comme une des plus belles efflorescences au plan humain. Pas seulement la science théologique, ce qui est évident, ou la science philosophique, ce qui est encore très clair, mais la science au sens moderne du terme. Cette science par laquelle l'homme se rend de mieux en mieux compte de tout ce qui est en lui, de tout ce qui est dans le monde autour de lui. Ainsi peut-il, du même coup, mieux déceler l'active présence, en lui-même et dans le monde, de Celui qui s'est appelé l'Alpha et l'Oméga, du Dieu Créateur, Conservateur, dont « l'Amour meut le soleil et les autres astres », comme dit Dante en son Paradis.

Si les étoiles, le soleil et la lune, si le feu et le froid, si les bêtes et les hommes sont invités à louer Dieu par le psalmiste émerveillé de leur immensité, de leur diversité, ou de leur perfection, ne faut-il pas aussi convier, à la même fonction sacrée, la formidable puissance des atomes, les vertus guérisseuses des remèdes nouveaux, les images de l'art moderne, la ronde des satellites, qui se promènent en chantant leurs signaux dans l'immensité des espaces?

Refuser tout cela serait impossible; le suspecter serait mal venu. Il faut s'en émerveiller, pour pouvoir mener l'homme d'aujourd'hui, par ces merveilles, au-delà d'elles. Il ne faut plus de « procès Galilée ».

4. — Prise de conscience des diversités culturelles.

Présence donc à la technique et à la science. Mais il existe, dans la vie des hommes et des nations, des réalités encore bien plus essentielles et bien plus permanentes; ces ensembles complexes d'objets longuement améliorés, d'institutions lentement perfectionnées, de langues et de littératures peu à peu mûries, de coutumes sociales promues par les siècles, de valeurs par lesquelles on vit et pour lesquelles on mourra parfois. Tout cela; et encore cela qui, comme on l'a dit, « reste à l'homme qu'on a formé, après qu'il a tout oublié », et qui constitue sa *culture propre*.

Aussi longtemps que l'Eglise a été coextensive à un univers circumméditerranéen, d'allégeance grecque et latine, son ouverture à la culture et son dialogue avec celle-ci ont été relativement simples. Pourtant, déjà aux temps anciens, l'Eglise latinisée a éprouvé des difficultés à garder le contact des peuples hellénisés ou des groupes germaniques. L'on trouverait là sans doute une des causes profondes des déchirements, orthodoxes ou protestants, dont nous souffrons tellement aujourd'hui.

Aujourd'hui, alors que, tout justement, l'exigence se fait plus urgente d'un catholicisme inculturé d'une façon polymorphe. Jamais sans doute autant que de nos jours, les grands groupes culturels de l'humanité n'ont senti, apprécié et voulu défendre leur originalité culturelle, leur sol avec ses caractères propres, leur langue, leur art, leur symbolique, leur étiquette, leur vue générale de la vie, leur « way of life » à l'américaine, leur *svadharma* indien, leur *Weltanschauung* ou leur négritude, jadis honteuse, mais maintenant brandie comme un fier drapeau.

L'Eglise, qui vient demander à ces hommes divers de renoncer au péché et de s'ouvrir à la grâce, ne doit pas, ne peut pas exiger qu'ils renoncent de surcroît à eux-mêmes pour se faire européens. Ils s'y refuseraient, d'ailleurs.

« Quoi de plus absurde, disait déjà une Instruction de la Congrégation de la Propagande en 1659, que de vouloir introduire en Chine l'Italie, la France ou l'Espagne? » — Et de façon plus positive, les derniers Papes, surtout Pie XII, ont rappelé maintes fois que l'Eglise est supra-nationale. L'Eglise ne vient donc pas détruire, ont-ils précisé, les éléments sains et même souvent splendides des cultures qui jusqu'ici étaient restées en dehors d'elle; elle vient au contraire les reprendre pour les enter sur le cep divin qui rend immortelles — en sa vie mystérieuse — toutes les réalités valables. L'ouverture de l'Eglise à la multiplicité des cultures est un postulat évident de sa catholicité. Cela ne veut pas dire, du reste, que cette ouverture soit chose faite. On serait tenté d'ajouter : bien au contraire! Sauf en des cas partiels et rares, le *vocabulaire* religieux catholique dans le monde

entier reste presque exclusivement occidental. Toute cette transmutation .qui fait passer des idées nouvelles en des expressions du chinois, du japonais, de l'hindi, de l'arabe, toute cette « naturalisation » des vérités par leur habillement en mots du pays, presque tout cela reste à faire. La fusion n'est pas réalisée non plus entre les grands sentiments chrétiens de foi, d'espérance, d'amour, de repentir, d'adoration et l'*expression* de ces sentiments dans les *gestes, paroles,...* ou *silences* vraiment propres à chaque culture : ce serait pourtant l'enracinement de la liturgie. La semaille de la foi dans les continents non-européens n'a encore rien produit qu'une très faible moisson d'*œuvres artistiques* (plastiques ou sonores), qu'on puisse nommer vraiment chrétiennes et génialement autochtones...

Qu'il faille du temps pour en venir là, c'est évident. Que cent ans, à ce point de vue, ne constituent qu'une brève période, qui le niera? Que le génie ne se produit point par recettes, l'expérience le démontre!

Mais ce qui est ici postulé de l'Eglise, qu'elle soit enseignante ou enseignée, c'est une sorte de changement d'optique. Il nous faut réaliser de toute urgence ceci : la culture occidentale, même si elle est encore une culture chrétienne (ce dont on peut largement douter pour son visage moderne), n'est en aucun cas *la* seule culture chrétienne possible; il est même fort dangereux qu'elle se regarde comme telle... Elle ferait ainsi précisément perdre à l'Eglise cette ouverture nécessaire aux mondes culturels variés, devant lesquels elle se trouve de plus en plus, à cause de ses progrès dans l'espace. Si, en pratique du moins, quelques centaines de convertis des premiers temps ne posaient pas le problème de l'ouverture culturelle, que dire — à l'heure actuelle — des 3 millions de Chinois, des 5 millions d'Indiens, des 20 millions d'Africains, du million d'Indonésiens ou de Vietnamiens et même des quelque 300.000 Japonais, qui cherchent à unir, en une synthèse vivante, et « vivable », leur héritage culturel et l'expression de leur religion? — Il *faut* leur donner l'occasion d'opérer cette synthèse, si l'on ne veut pas les maintenir dans une tension contre nature et qui ne pourrait durer. L'on doit, parce qu'ils en ont le droit, leur permettre d'aimer Dieu avec *leur* cœur et *leurs* mœurs; et même les y aider.

C'est ici qu'à nouveau, nous pourrions nous interroger sur le caractère catholique de nos jugements et de nos enseignements culturels. Trouve-t-on, en nous, et par nous, cette largeur et ce respect? Sommes-nous ouverts, avec l'Eglise, à la richesse diversifiée des cultures qui ne ressemblent pas à la nôtre? Les œuvres de la littérature ou de l'art non-occidental ne sont-elles pour nous que des « chinoiseries »? O le mot révélateur de notre secret orgueil et de notre étroitesse satisfaite! Ou bien approchons-nous ces œuvres avec respect, comme des reflets différents d'une même Eternelle Beauté, semée par Dieu au cœur de tous les hommes? Savons-nous les accepter belles dans leur diversité

même, non par une réduction inconsciente à nos modèles et à nos habitudes?...

Semblablement, notre façon d'envisager l'histoire, la géographie, la littérature, l'art, etc., peut laisser en léthargie ou, au contraire, merveilleusement éveiller cette ouverture chrétienne au monde des cultures. Commencée dans le respect, poursuivie dans une patiente recherche, cette ouverture peut se terminer dans l'estime, et fleurir en fraternité.

Point seulement, avec quelque orgueil, offrir aux autres *nos* richesses, même nos richesses d'Eglise; mais, avec quelque humilité, désirer, accueillir *les leurs*, l'esprit et le cœur ouverts. Forme culturelle, forme psychologique d'une Eglise ouverte au monde. Cela demande beaucoup de souplesse, beaucoup d'adaptation, une réelle humilité insatisfaite de soi-même...

5. — *Esprit communautaire.*

Cela prépare aussi une nouvelle forme d'ouverture des chrétiens et de l'Eglise au monde. L'appellerait-on : l'ouverture au « collectivisme » de notre temps?

A d'autres époques ou, à la nôtre, en certaines formes de la condition bourgeoise, le sens de l'individuel a primé largement sur le sentiment communautaire.

En conséquence, les efforts — non seulement profanes mais religieux — ont été conçus, eux aussi, sur le mode plutôt individuel et autonome. Chaque personne, chaque groupe, en des activités, en des expansions d'ailleurs louables, *entendait « rester chez soi », et « rester* maître chez soi ». Ce « chez soi », ce pouvait être l'*individu* : opposé aux autres individus, et qui répondait par exemple : Moi, j'ai *mes* pauvres. Ce pouvait être l'*œuvre* et la paroisse, qui proclamaient : Chez nous, cela se fait; chez nous cela ne se fait pas. Ce pouvait être le *pays*; et l'on soutenait les « missionnaires belges », ou les hérauts français de la bonne nouvelle, ou les honnêtes allemands partant en mission. Aussi parce qu'ils étaient belges, français, ou allemands; quitte d'ailleurs à taxer d'étroitesse nationaliste les autres peuples qui faisaient de même!

Chez soi, ce pouvait même être : « entre apôtres *catholiques* », par opposition aux missions protestantes, ou aux œuvres neutres de charité; point seulement à cause de différences nécessaires et indéniables mais dans un esprit d'*auto-suffisance*, pour ne pas dire parfois, plus brièvement, de suffisance...

Autrement dit, et toujours, c'était la formation d'un cénacle plus ou moins fermé, par opposition à d'autres cénacles tout aussi fermés;

c'était le travail de tous peut-être, mais en dispersion : Chacun pour soi et Dieu pour tous, disait un proverbe, si souvent cité !

Mais le proverbe est bien faux, en chacune de ses deux phrases ! Car un vrai chrétien doit affirmer : chacun pour tous, et tous pour l'Eglise !

C'est au sens des interdépendances et à l'esprit de *coopération*, à l'esprit de *communauté*, que nous voici ramenés finalement, si nous voulons être totalement ouverts au monde.

L'homme moderne sent, plus qu'aucun autre, combien les tâches qui l'attendent dépassent infiniment ses capacités individuelles. Ni l'énergie nouvelle de l'atome, ni les nouvelles possibilités de la médecine, ni les tâches de l'éducation, ni celles de la politique, ne pourront s'accomplir désormais que par l'effort unifié de vastes groupes humains, et même de l'humanité tout entière. Celle-ci le comprend : c'est ainsi qu'on a vu surgir l'Euratom, plus largement l'Organisation Mondiale de la Santé, l'Unesco, les pactes de défense régionaux, et les Nations-Unies, pour ne parler que de quelques instances officielles.

On ne peut que s'en réjouir ; si l'on est vraiment chrétien, on a le *devoir* de s'en réjouir, comme le rappelait Pie XII. Le souhait suprême du Seigneur n'est-il pas l'Unité des âmes ? Et ne faut-il pas reconnaître que, malgré leurs imperfections, ces institutions y contribuent : elles amènent les hommes à penser, sentir, vouloir, agir, au-delà de leurs diversités, voire de leurs oppositions, d'une façon conjointe. Ces rencontres dans l'œuvre profane ne peuvent manquer de favoriser les unités plus profondes...

C'est pourquoi les chrétiens doivent faire une place dans leur pensée et leur psychologie à ces institutions nouvelles. Trop souvent et trop longtemps, des chrétiens ont boudé ces réalisations, les considérant comme des rivales mal intentionnées de l'Eglise ; du moins : comme des succédanés trompeurs de la fraternité chrétienne. Alors qu'elles en sont des recherches, maladroites et inconscientes peut-être, mais positives et au total bienfaisantes, d'une unité collective accrue.

L'humanisme du XVI^e^ siècle avait magnifié l'homme comme individu, suffisant et satisfait. Les dimensions et les rythmes des problèmes contemporains le font passer, heureusement, au-delà de cet orgueil clos ; ils lui inculquent la nécessité, rien que pour survivre, de s'ouvrir à des ensembles humains de plus en plus vastes, de s'y insérer de bon vouloir, d'y travailler en coude-à-coude avec mille coopérateurs.

C'est pourquoi le chrétien, s'il veut répondre à son temps, doit acquérir une nouvelle dimension, celle du « collectif », celle de l'interdépendance dans la vie et dans l'action, dans le religieux et le profane.

6. — *Inquiétude.*

Or, par delà tous les caractères qu'on a dits, du monde moderne, il en est un encore, qui les pénètre tous : l'*inquiétude*. L'homme d'aujourd'hui, comme l'antique Prométhée, a voulu monter au ciel, pour en dérober les feux, s'en annexer les puissances. Matériellement, il est en train de réussir cette aventure. Mais, comme Prométhée encore — son triomphe engendre son malheur, et le voici désormais rongé au cœur par le vautour de l'inquiétude : insatisfait de ce qu'il a, redoutant ce qu'il voudrait ! Selon le mot de l'Ecriture, ils ont crié : La paix ! — Mais la paix n'est pas. Et, inlassablement torturés, ils la cherchent.

L'Eglise ne peut se contenter de constater cette faillite, moins encore de dire : C'est bien fait ! Parce qu'elle est Mère, aucun problème, aucune douleur du monde, ne peut la laisser indifférente. Moins que toute autre, cette douleur qui vient des faillites de la paix, et ce désir de la découvrir enfin.

C'est d'une main délicate, d'un cœur ouvert, avec un inlassable dévouement qu'il lui faut dire aux pauvres hommes : la paix est possible, et je vous l'apporte : la paix est là, et je vous la révèle...

Encore faut-il que les non-chrétiens voient cette paix sur *nos* fronts, à travers les inquiétudes et les peines que nous partageons avec eux.

La paix du chrétien n'est pas dans une fermeture insouciante aux plaintes et soucis du monde ; mais elle se trouve dans une ouverture fraternelle, à condition que celle-ci s'accompagne d'une foi immense dans la Providence du Père, et le Pouvoir Rédempteur du Christ. Et le cri de Paul est celui de tout chrétien : Qui est en souffrance que je ne souffre avec lui, dans l'unité du Corps du Christ ?

Conclusion.

S'il était nécessaire que ces réflexions se terminent par quelques conclusions, on résumerait en trois mots les obligations de l'Eglise, et aussi de chaque chrétien envers le monde moderne.

Le premier mot serait : *percevoir !...* Il est étonnant de constater en tous domaines comment chacun de nous peut s'enfermer, surtout s'il n'est plus tout jeune, dans la tour d'ivoire de ses habitudes, de ses souvenirs, de ses idées traditionnelles. Bien sûr, la tradition a du bon, et il est des idées qui ne vieillissent pas tant elles sont de toutes les époques. Mais sommes-nous sûrs d'en avoir la totalité, ou le monopole ?... En tout cas, dans le domaine des faits, chaque jour qui passe apporte son contingent d'inédit ; qui ne serait pas ouvert à ces nouveautés, ne serait plus qu'un cadavre, sourd et aveugle, emporté dans un torrent bouillon-

nant. Il sut garder cet apanage de la vie et de la jeunesse : la faculté de curiosité...

Le second mot serait : *accueillir*. La vieillesse et la mort, on parle ici bien entendu de la vieillesse d'âme..., n'ont plus qu'une capacité d'accueil ralentie ou nulle. C'est l'enfance, la vraie enfance, qui pressent, comprend et, à l'occasion, pousse un cri, d'horreur ou d'émerveillement. C'est la vraie jeunesse qui admire et qui se réjouit. Chaque matin nous demandons cela au Dieu qui réjouit notre jeunesse : cette fraîcheur, qui n'est pas seulement pureté morale, mais aussi attente et accueil éblouis d'un jour tout neuf. Au moment où des mondes nouveaux, par des moyens de contact nouveaux, s'ouvrent à chacun de nous, le refus serait folie, le mépris ne démontrerait que notre propre petitesse. Il faut accueillir.

Mais cela ne suffit pas; et le troisième mot serait : *transfigurer*. Tout cela qui vient de nous, nous ne pouvons le recevoir bourgeoisement, en restant au ras du sol, comme « les païens » qui « n'ont pas d'espérance », selon le mot de S. Paul. Chaque nouvelle vérité découverte est un reflet et un acompte à la fois de la Vérité éternelle; chaque rayon d'ordre et de beauté rappelle et annonce en même temps la beauté « toujours ancienne et toujours nouvelle » que proclamait S. Augustin; chaque effort des hommes pour s'unir et pour s'aider ramène un peu du paradis terrestre et anticipe sur la paix du paradis céleste. Cette symphonie des choses et des hommes, c'est à nous de lui faire chanter le triple *Sanctus* des saints prosternés, en une admirable transfiguration...

Et les trois mots — d'ailleurs — se résumeraient en un seul. Car on ne doit percevoir, accueillir et transfigurer que *pour sauver*. Et nous savons ce qu'est un sauveur; le Christ nous l'a décrit, quand il a dit de lui-même : « Venez à moi vous *tous*... », ou lorsqu'il a pu affirmer : « de ceux que tu m'as confiés, je n'en ai perdu *aucun* ». Tout ce que le Père a créé, le remettant aux mains de l'homme, tout cela, le Christ est venu le sauver, le confiant aux mains de l'Eglise, à nos mains, et à notre cœur, à nous, tous ensemble, d'un seul corps et d'une seule âme, constituant l'Eglise ouverte au monde.

Louvain J. MASSON, S.J.
95 Chaussée de Mont-Saint-Jean.